

—Sir William Mowbray.

—Non, son frère, le colonel Mowbray, un homme qui dissipa follement une fortune dans sa jeunesse, et qui entreprit ensuite de la reconstruire par des moyens dignes de son caractère. Il dépend entièrement du baronnet, qui fournit de quoi garder son rang dans le monde, et pourtant il le hait.

—Il le hait ! s'écria Miran étonné ; mais ils sont frères.

—Cain et Abel étaient frères aussi !

—Le connaissez-vous ?

—Je l'ai connu jadis. Quand vous lui serez présenté, il faudra vous rappeler soudain l'avoir entendu nommer par feu le général de Vere. Il saisira avec empressement cette occasion de faire votre connaissance.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il sait que vous êtes riche.

—Et lui ?

—C'est un joueur. Avec un peu de tact, vous apprendrez aisément de lui la résidence de sa nièce.

—Et quand je saurai cela ?

—Fiez-vous à moi pour le reste.

—Toujours des retards.... un mystère qui n'a pas de raison, grommela Miran ; je n'y comprends rien. Par ma naissance, je suis au moins l'égal d'Ellen ; je lui suis supérieur par la fortune ; il n'y a pas même l'ombre du déshonneur sur mon nom. Je me présenterai tout de suite à son tuteur, je lui déclarerai mon intention, et....

—Vous serez refusé.

—Refusé ! Ne vois-je pas tous les jours, ou plutôt toutes les heures, des mères empressées de briguer mon alliance pour leurs filles ?

—Parce qu'elles n'ont pas de fortune à leur donner. Il n'est peut-être pas une des admirables jeunes filles que vous rencontrez qui n'ait été instruite à accepter la main d'un vieillard paralysé, débauché, perdu de vices, pourvu qu'elle soit accompagnée un titre et de monceaux d'or. Ellen, au contraire, est assez riche pour choisir un époux parmi les plus riches et les plus nobles du pays. Ses parents désireront naturellement la garder en Angleterre ; son mariage avec vous ne leur serait d'aucune utilité. Dans une famille, une héritière est comme un vote au corps législatif : une chose qu'il faut exploiter afin d'en tirer le plus grand avantage possible pour les fils cadets et les neveux sans fortune.

—Et voilà la civilisation que vous m'avez tant de fois exaltée ! s'écria Miran avec indignation. Vous vantez la liberté du sexe en Europe, où vraiment les femmes sont esclaves. Affection, sympathies, personnes, intelligence, tout est un objet de trafic, comme les plus viles marchandises.

—Je ne vous ai rien vanté, je me suis borné à décrire.

—Le même soir, l'impatient amoureux et son mentor se rendirent chez la comtesse d'Arlington, où, conformément à la prétention du khan, ils furent présentés au colonel Mowbray et à son fils, jeune homme de l'âge de Miran. Celui-ci, se rappelant les observations du khan au sujet des cadets et des neveux sans fortune, crut voir dans le cousin d'Ellen un rival favorisé ; mais, comme la plupart des Orientaux, il avait un grand empire sur lui-même. Rien ne trahit l'orage qui se formait

en son cœur. Au contraire, il les accueillit tous les deux avec cette calme dignité qui est naturelle aux Indiens de haut rang.

Il n'oublia pas non plus la leçon du matin.

Le colonel et son fils furent enchantés de ses manières et cherchèrent à cultiver une si précieuse connaissance.

“Mowbray ! répéta Miran lorsqu'ils se furent approchés de lui ; j'ai déjà entendu ce nom-là.”

Ces messieurs s'inclinèrent.

“Ah ! je me souviens..... dans l'Inde, chez mon ami le général de Vere !

—Mon beau-frère, dit le colonel.

—Mon oncle, ajouta son fils.

—Nous n'avons appris que tout récemment la triste nouvelle de sa mort, reprit le premier. J'ai reçu, ce matin, une lettre de sir William, mon frère, qui m'apprend que ma nièce est depuis quelques temps en Angleterre.

—Miss de Vere n'est donc pas à Londres ? demanda Miran, et, malgré tout son sang froid, sa voix tremblait un peu ; heureusement ceux à qui la question s'adressait ne s'aperçurent de rien.

—Non ; elle est à l'abbaye de Carrow.”

Le khan et l'amoureux échangèrent un coup d'œil.

“Si vous voyez miss de Vere, reprit le dernier en parlant à Walter Mowbray, peut-être voudrez-vous lui transmettre les respectueuses condoléances d'un vieil ami ?

—Je crains bien, répliqua le jeune homme, que vous n'ayez fait choix d'un mauvais messager. Je n'ai jamais vu ma cousine ; mais, à l'occasion, je n'oublierai pas de lui dire qu'elle a, en Angleterre, un ami de plus qu'elle ne pense.”

Le sourire par lequel l'amant d'Ellen remercia cette fois son interlocuteur n'était pas forcé. Il se sentait le cœur soulagé.

“Eh bien ! dit Miran à voix basse, en prenant le bras de son compagnon avec lequel il parcourut les salons encombrés, comment me suis-je conduit ?

—Adorablement.”

L'Indien, non encore gâté par la civilisation, se sentit humilié de ce compliment, qui était le prix de sa première dissimulation.

Presque immédiatement après leur présentation aux Mowbray, ils se retirèrent en leur hôtel, un des plus fashionables de Londres.

Le lendemain matin de bonne heure, le khan annonça qu'il s'absentait pour trois jours.

“Trois jours ! s'écria Miran.

—Il me faudra ce temps pour aller à l'abbaye de Carrow et en revenir, ajouta son singulier confident. Vous dites que vous avez les moyens de communiquer avec l'ayah ?

—Oui.

—Cela suffit. Vous me reverrez dans trois jours. Si le colonel ou son fils se présentaient durant mon absence naturellement vous les recevriez. S'ils vous proposaient de jouer, tenez-vous sur vos gardes. Ce n'est pas que je pense que vous vous laissiez facilement duper ; votre regard est plus prompt que leurs mains.